Entraînement à la question sur corpus

Quelles caractéristiques font des personnages présentés des êtres différents des héros traditionnels ?

Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, 1782

La libertine Mme de Merteuil, pour se venger d'un ancien amant, souhaiterait que la future femme de cet homme ne soit plus une oie blanche au moment de leur mariage. Elle a donc demandé au libertin Valmont, avec qui elle entretient une correspondance, de séduire la jeune Cécile Volanges, mais celui-ci a refusé, trouvant l'entreprise de séduction trop facile.

Lettre XXXVIII
De Madame la Marquise de Merteuil au Vicomte de Valmont

(…)

Ne pouvant m'occuper, je me distrais avec la petite Volange ; et c'est d'elle que je veux vous parler.

Savez-vous que vous avez perdu plus que vous ne croyez, à ne pas vous charger de cet enfant ? elle est vraiment délicieuse ! cela n'a ni caractère ni principes ; jugez combien sa société sera douce et facile. Je ne crois pas qu'elle brille jamais par le sentiment ; mais tout annonce en elle les sensations les plus vives. Sans esprit et sans finesse, elle a pourtant une certaine fausseté naturelle, si l'on peut parler ainsi, qui quelquefois m'étonne moi-même, et qui réussira d'autant mieux, que sa figure offre l'image de la candeur et de l'ingénuité. Elle est naturellement très caressante, et je m'en amuse quelquefois : sa petite tête se monte avec une facilité incroyable ; et elle est alors d'autant plus plaisante, qu'elle ne sait rien, absolument rien, de ce qu'elle désire tant de savoir. Il lui en prend des impatiences tout à fait drôles ; elle rit, elle se dépite, elle pleure, et puis elle me prie de l'instruire, avec une bonne foi réellement séduisante. En vérité, je suis presque jalouse de celui à qui ce plaisir est réservé.

Je ne sais si je vous ai mandé que depuis quatre ou cinq jours j'ai l'honneur d'être sa confidente. Vous devinez bien que d'abord j'ai fait la sévère : mais aussitôt que je me suis aperçue qu'elle croyait avoir dû me persuader par ses mauvaises raisons, j'ai eu l'air de les prendre pour bonnes : et elle est intimement persuadée qu'elle doit ce succès à son éloquence : il fallait cette précaution pour ne me pas compromettre. Je lui ai permis d'écrire et de dire j'aime ; et le même jour, sans qu'elle s'en doutât, je lui ai ménagé un tête-à-tête avec son Danceny[1]. Mais figurez-vous qu'il est si sot encore, qu'il n'en a seulement pas obtenu un baiser. Ce garçon fait pourtant de fort jolis vers ! Mon Dieu ! que ces gens d'esprit sont bêtes ! Celui-ci l'est au point qu'il m'en embarrasse ; car enfin, pour lui, je ne peux pas le conduire !

(…)

De … ce 27 août 17…

1. Danceny est le jeune maître de musique de Cécile. Ils sont épris l'un de l'autre mais sont trop timides pour se déclarer ; de plus leur union est impossible, Cécile étant promise à l'ancien amant de Mme de Merteuil.

Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, 1885

George Duroy a connu une ascension sociale et journalistique fulgurante grâce à son pouvoir de séduction sur les femmes. A la fin du roman, il séduit Suzanne Walter, fille d'un patron de journal et leur mariage est célébré en grande pompe dans l'église de la Madeleine à Paris.

Bel-Ami, à genoux à côté de Suzanne, avait baissé le front. Il se sentait en ce moment presque croyant, presque religieux, plein de reconnaissance pour la divinité qui l'avait ainsi favorisé, qui le traitait avec ces égards. Et sans savoir au juste à qui il s'adressait, il la remerciait de son succès.

Lorsque l'office fut terminé, il se redressa, et donnant le bras à sa femme, il passa dans la sacristie. Alors commença l'interminable défilé des assistants. Georges, affolé de joie, se croyait un roi qu'un peuple venait acclamer. Il serrait des mains, balbutiait des mots qui ne signifiaient rien, saluait, répondait aux compliments : « Vous êtes bien aimable. »

Soudain il aperçut Mme de Marelle[1] ; et le souvenir de tous les baisers qu'il lui avait donnés, qu'elle lui avait rendus, le souvenir de toutes leurs caresses, de ses gentillesses, du son de sa voix, du goût de ses lèvres, lui fit passer dans le sang le désir brusque de la reprendre. Elle était jolie, élégante, avec son air gamin et ses yeux vifs. Georges pensait : « Quelle charmante maîtresse, tout de même. »

Elle s'approcha un peu timide, un peu inquiète, et lui tendit la main. Il la reçut dans la sienne et la garda. Alors il sentit l'appel discret de ses doigts de femme, la douce pression qui pardonne et reprend. Et lui-même il la serrait, cette petite main, comme pour dire : « Je t'aime toujours, je suis à toi ! »

Leurs yeux se rencontrèrent, souriants, brillants, pleins d'amour. Elle murmura de sa voix gracieuse : « A bientôt, monsieur. »

Il répondit gaiement : « A bientôt, madame. »

Et elle s'éloigna.

D'autres personnes se poussaient. La foule coulait devant lui comme un fleuve. Enfin elle s'éclaircit. Les derniers assistants partirent. Georges reprit le bras de Suzanne pour retraverser l'église.

Elle était pleine de monde, car chacun avait regagné sa place, afin de les voir passer ensemble. Il allait lentement, d'un pas calme, la tête haute, les yeux fixés sur la grande baie ensoleillée de la porte. Il sentait sur sa peau courir de longs frissons, ces frissons froids que donnent les immenses bonheurs. Il ne voyait personne. Il ne pensait qu'à lui.

Lorsqu'il parvint sur le seuil, il aperçut la foule amassée, une foule noire, bruissante, venue là pour lui, pour lui Georges Du Roy. Le peuple de Paris le contemplait et l'enviait.

Puis, relevant les yeux, il découvrit là-bas, derrière la place de la Concorde, la Chambre des députés. Et il lui sembla qu'il allait faire un bond du portique de la Madeleine au portique du Palais-Bourbon.

Il descendit avec lenteur les marches du haut perron entre deux haies de spectateurs. Mais il ne les voyait point ; sa pensée maintenant revenait en arrière, et devant ses yeux éblouis par l'éclatant soleil flottait l'image de Mme de Marelle rajustant en face de la glace les petits cheveux frisés de ses tempes, toujours défaits au sortir du lit.

1. Première maîtresse de Georges. Georges l'a frappée au cours de leur dernière querelle.

<u>Albert Cohen, *Mangeclous*, 1938.</u>

Salomon Solal vient de convoquer toute la tribu des Valeureux, les membres de sa famille juive de Céphalonie.

Le premier qui arriva fut Pinhas Solal, dit Mangeclous. C'était un ardent, maigre et long phtisique[1] à la barbe fourchue, au visage décharné et tourmenté, aux pommettes rouges, aux immenses pieds nus, tannés, fort sales, osseux, poilus et veineux, et dont les orteils étaient effrayamment écartés. Il ne portait jamais de chaussures, prétendant que ses extrémités étaient « de grande délicatesse ». Par contre, il était, comme d'habitude, coiffé d'un haut-de-forme et revêtu d'une redingote crasseuse et ce, pour honorer sa profession de faux avocat qu'il appelait « mon apostolat »[2].

Mangeclous était surnommé aussi Capitaine des Vents à cause d'une particularité physiologique dont il était vain[3]. Un de ses autres surnoms était Parole d'Honneur, expression dont il émaillait ses discours peu véridiques. Tuberculeux depuis un quart de siècle mais fort gaillard, il était doté d'une toux si vibrante qu'elle avait fait tomber un soir le lampadaire de la synagogue. Son appétit était célèbre dans tout l'Orient non moins que son éloquence et son amour immodéré de l'argent. Presque toujours il se promenait en traînant une voiturette qui contenait des boissons glacées et des victuailles à lui seul destinées. On l'appelait Mangeclous parce que, prétendait-il avec le sourire sardonique[4] qui lui était coutumier, il avait en son enfance dévoré une douzaine de vis pour calmer son inexorable faim. Une profonde rigole médiane traversait son crâne hâlé et chauve auquel elle donnait l'aspect d'une selle. Il disposait en cette dépression divers objets tels que cigarettes ou crayons.

1. Malade atteint de tuberculose. 2. Action désintéressée. 3. Orgueilleux. 4. Moqueur, teinté de méchanceté.

<u>Nancy Huston, *Lignes de faille*, 2006</u>

La première partie du roman nous fait entendre la voix de Sol, petit garçon californien de six ans en 2004.

Dieu m'a donné ce corps et cet esprit et je dois en prendre le meilleur soin possible pour en tirer le meilleur bénéfice. Je sais qu'Il a de grands desseins pour moi, sinon Il ne m'aurait pas fait naître dans l'Etat le plus riche du pays le plus riche du monde, doté du système d'armement le plus performant, capable d'anéantir l'espèce humaine en un clin d'œil. Heureusement que Dieu et le président Bush sont de bons amis. Je pense au paradis comme à un grand Etat du Texas dans le ciel, avec Dieu qui se balade sur son ranch en Stetson et en bottes de cow-boy, vérifiant que tout est sous contrôle, canardant une planète de temps à autre pour s'amuser.

Quand on a tiré sur Saddam Hussein de son trou à rat l'autre jour, il avait les cheveux tout crasseux et emmêlés, les yeux chassieux[1] injectés de sang, la barbe ébouriffée et les joues creuses. Papa s'est mis à pousser des cris de joie devant la télé : « Voilà ce que j'appelle une *défaite* ! On les aura tous, ces sales terroristes arabes ! jusqu'au dernier ! - Randall, a dit maman, qui posait justement devant lui un plateau avec un verre de bière glacée et un bol de cacahuètes, il faut faire attention à ce qu'on dit. On ne voudrait pas laisser croire à Solly que tous les Arabes sont des terroristes, n'est-ce pas ? Je suis sûre qu'il y a des Arabes très gentils, ici même en Californie ? il se trouve juste que je ne les connais pas personnellement. » Elle a dit ça comme si elle plaisantait mais en même temps elle disait la vérité. Papa a bu une lampée[2] de bière. « Ouais, Tessie, je m'excuse, t'as sûrement raison », il a dit en rotant assez fort, ce que maman a décidé de prendre comme une blague, alors elle a ri.

1. Yeux remplis d'humeur gluante. 2. Grande gorgée.